



**LUÍS MIGUEL
ROCHA**
**Le dernier
pape**

Complots au Vatican



 **l'aube**
NOIRE

LE DERNIER PAPE

La collection L'Aube noire
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *O Último Papa*

© Luís Miguel Rocha, 2006

© Éditions de l'Aube, 2015
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0837-5

Luís Miguel Rocha

Le dernier pape

roman traduit du portugais
par Vincent Gorse

1^{er} volet de la série *Complots au Vatican*

éditions de l'aube

*« Quant à vous, Seigneur Patriarche, la couronne du Christ
et les jours du Christ. »*

Sœur Lúcia à Albino Luciani, Coimbra,
le 11 juillet 1977.

« Que Dieu vous pardonne ce que vous avez fait pour moi. »

Albino Luciani aux cardinaux qui l'ont élu pape,
le 26 août 1978.

I. Anno Domini MMVI

Pourquoi un homme court-il? Envisageant ici l'homme dans son ensemble, représentant de son espèce, de tous les hommes sans exception, car aucun ne fait ici exception. Qu'est-ce qui le fait courir? Dans le sens littéral du terme, en lançant une jambe devant l'autre, le pied droit devant le pied gauche ou vice versa. Est-ce pour le plaisir? Celui de sentir son cœur battre à tout rompre et ses muscles travailler sans relâche avant la récompense d'un bien-être physique et psychologique tant apprécié après l'effort? Certains courent pour la gloire, les secondes ou les minutes de cet effort intense étant synonymes de victoire, de médaille, de record et d'argent, ou bien de défaite, de déception, de tristesse et de regrets. D'autres courent pour se maintenir en forme ou pour perdre quelques kilos dans le seul but de plaire ou de redorer leur estime de soi. Mais quelles que soient leurs raisons, ils courent toujours pour vivre ou tenter de mieux vivre; rien d'autre ne les motive.

Quant à cet homme qui monte l'immense escalier intérieur des archives secrètes du Vatican tard dans la nuit, sa soutane noire à peine visible dans la pénombre, il court pour la plus ancienne raison du monde: fuir le danger en essayant de sauver sa peau et cette liasse de papiers jaunis par le temps qu'il tient à la main. Un bruit qui n'est pas celui de ses propres pas le fait se figer, le cœur battant. Vient-il

d'en haut ? D'en bas ? C'est la question qu'on pourrait lire sur son visage et il regarde de tous les côtés, l'oreille tendue, mais il n'entend plus rien à part le souffle de sa respiration. Des filets de sueur coulent sur son visage. Il se presse avant qu'il ne soit trop tard pour retourner aux appartements qui lui sont alloués dans la cité du Vatican – un véritable État avec ses propres règles, ses propres lois, son propre credo et son propre système politique.

Sous le faible éclairage de la lampe de son bureau, il griffonne des mots à la hâte au dos d'une grande enveloppe déjà timbrée. Son écriture est difficile à déchiffrer, mais on peut lire : « *Valdemar Firenzi* ». Ce doit être son nom ; quant à celui du destinataire, au recto, il est en revanche impossible à discerner car à aucun moment il ne retourne l'enveloppe. Après avoir glissé à l'intérieur les papiers qu'il tenait à la main, il la ferme et quitte immédiatement sa chambre.

Où se rend-il donc à cette heure de la nuit alors que la cloche de la basilique Saint-Pierre sonne une heure du matin ? Il fait froid, mais cela ne semble en rien déranger ce serviteur de Dieu qui se dépêche de sortir de l'enceinte de la cité des papes, atteignant déjà la place Saint-Pierre, la merveilleuse architecture elliptique du Bernin avec toute sa symbolique chrétienne et païenne – parce que les artistes ne sont pas des hommes à se vouer à un seul art, ou se soumettre à un seul Dieu. Monseigneur Firenzi entend soudain du bruit et s'arrête, haletant, glacé de peur. Pas de doute : ce sont des pas. Peut-être ceux d'un garde suisse qui fait sa ronde nocturne. Mais le plus sûr est de ne pas traîner et les mains agrippées sur l'enveloppe qu'il plaque sur son ventre, il accélère le pas. Au centre de la place, il risque un regard en arrière et aperçoit une silhouette sombre derrière lui. Ce n'est pas un garde suisse, elle n'en porte pas l'uniforme, et contrairement à monseigneur Firenzi qui commence à

courir en se retournant plusieurs fois, elle marche sans se hâter, d'un pas ferme et régulier. Quiconque observerait le fugitif en soutane le prendrait pour un fou, mais Rome semble dormir du sommeil du juste et la place, comme les rues environnantes, sont désertes à cette heure-ci. Déjà très essoufflé, Firenzi s'engage dans la via della Conciliazione alors que la silhouette qui le suit, c'est maintenant certain, un objet brillant dans une main, semble gagner du terrain. Monseigneur Firenzi avance aussi vite qu'il peut, aussi vite que ses vieilles jambes et les forces qui lui restent le lui permettent : il court pour la vie. Soudain, un claquement sourd emplît ses oreilles et il a le réflexe de se retenir sur le premier objet qu'il rencontre devant lui. Cela n'a duré que le temps d'un éclair, c'est déjà passé ; un son étrange, étouffé, et puis plus rien. Mais cette sourde détonation se transforme aussitôt en une vive douleur qui lui traverse le dos. Il touche son épaule gauche et la paume de sa main se macule de sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle, le sang de la vie qui menace de désertir son corps. Le bruit de pas se fait plus net et à mesure qu'il se rapproche, la douleur se fait plus profonde.

« Monsignore Firenzi, per favore.

— Che cosan volete da me¹? répond-il, au bord de l'évanouissement.

— Io voglio a te². »

Son poursuivant sort un téléphone portable dans lequel il se met à parler dans une langue qui n'est pas de l'italien – peut-être une langue de l'Est. Monseigneur Firenzi remarque un serpent tatoué sur son avant-bras. Quelques secondes plus tard, une berline noire aux vitres fumées s'arrête à côté des deux hommes. L'agresseur saisit le blessé

1. Que me voulez-vous? (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. C'est toi que je veux.

à bras-le-corps, ouvre une des portières du véhicule et le dépose sans violence sur la banquette arrière, comme s'il était aussi léger qu'une plume.

« Non si preoccupi. Non state morendo¹. »

Avant d'entrer à son tour dans la voiture, l'homme nettoie avec un chiffon la surface où l'ecclésiastique a posé la main pour se retenir. Grimaçant de douleur, monseigneur Firenzi regarde l'homme effacer les preuves de ce qui vient de se passer.

Effacer les preuves, pense-t-il, quelle ironie...

Les yeux fixés sur l'objet sur lequel il s'est retenu pour ne pas tomber, il parvient, l'espace d'une seconde, à esquisser péniblement un sourire tandis que des mots en portugais naissent sur ses lèvres. C'est dans sa langue maternelle que l'on pense ces moments-là :

« Que Deus me perdoe². »

Aussitôt le nettoyage terminé, l'homme entre dans la voiture qui démarre sans rouler trop vite pour ne pas éveiller l'attention. Ce sont des professionnels et ils savent ce qu'ils ont à faire ; même s'ils ne sont pas infailibles et que quelque chose peut toujours leur échapper. La via della Conciliazione retrouve tout son calme, sans conserver la moindre marque de leur passage. Le ménage a été bien fait : aucune trace de sang ni empreinte digitale ne subsistent sur la boîte aux lettres sur laquelle monseigneur Firenzi s'est appuyé.

1. Ne t'inquiète pas. Tu n'es pas en train de mourir.

2. Que Dieu me pardonne.

II. Albino

« Car nul ne vit pour lui-même,
et nul ne meurt pour lui-même. »

Romains 14:7

29 SEPTEMBRE 1978

Si pour certains la routine est une meule qui finit par tout broyer, par tout détruire de sa terrible monotonie se répétant éternellement jour après jour, semaine après semaine, pour d'autres, c'est une nécessité vitale que seul pourra ébranler un facteur incontrôlé surgissant pour contrarier des habitudes à ne modifier sous aucun prétexte. Mais la vie est parfois mesquine ou cruelle, se plaisant à changer ce qui convenait si bien à certains et s'évertuant à maintenir ce qui ne plaît pas à d'autres.

Sœur Vincenza, depuis près de vingt ans au service d'Albino Luciani, ne se plaint pas de ces aléas de la vie. Si ce sont les desseins du Seigneur, qui sommes-nous pour les remettre en cause? Comme celui, par exemple, qui a voulu qu'après tant d'années passées à Venise, sa terre natale, ils déménagent à plus de six cents kilomètres. Levée avant l'aube, elle vient de préparer du café chaud et longue maintenant un long couloir pour venir le déposer sur un plateau d'argent, à précisément quatre heures vingt-cinq du matin,

devant la porte de la chambre de Don Albino. Une opération des sinus, il y a de nombreuses années, lui a laissé un goût amer dans la bouche au réveil, qu'il chasse avec une tasse de café que lui apporte Vincenza tous les jours à l'aube, un geste auquel elle est habituée et qui fait partie de sa routine. En revanche, sœur Vincenza ne s'est pas encore habituée à ces longs couloirs mal éclairés la nuit et qui lui font peur : elle aurait de quoi s'en plaindre à son maître. Les couloirs et les vestibules d'un palais où un chapitre de l'histoire des siècles est inscrit dans chaque pierre, dans chaque statue, dans chaque peinture et dans chaque tapisserie richement parée pendue aux gigantesques murs. Mais sœur Vincenza n'a que faire de toutes ces richesses et elle a envie de pousser un cri à chaque fois qu'elle passe devant un chérubin de marbre aux yeux brillants qui ressemble à un enfant espiègle caché derrière un meuble. Ce qui est sûr, c'est que s'il n'en tenait qu'à elle, elle n'aurait jamais l'idée de se hasarder à cette heure-ci dans ces escaliers et ces couloirs déserts qui sont moins impressionnants la journée, quand les lieux sont gagnés par une vie intense.

C'est la bonne Vincenza qui s'occupe de tout ce qui concerne l'alimentation et les soins médicaux d'Albino ; la simple administration de médicaments et de piqûres s'entend, un médecin venant régulièrement s'enquérir de la santé de Don Luciani, qui n'est ni n'a jamais été homme à négliger les soins du corps. Pour l'instant, il préfère encore faire confiance à son médecin de Venise, Giuseppe de Rós, contraint de parcourir tous les quinze jours six cents kilomètres pour venir voir son patient préféré, qui commence à perdre de sa souplesse en prenant de l'âge. Sœur Vincenza s'occupe d'Albino avec plaisir, comme une épouse dévouée, même si ce n'est pas le cas, bien sûr. C'est un homme bon qui la traite toujours avec politesse et bienveillance et la considère plus comme une amie qu'une servante, raison pour

laquelle il lui a demandé de l'accompagner quand il a déménagé dans cette nouvelle résidence bien plus grande que la précédente, bien plus imposante – un luxe qui embarrasse cet homme si peu attaché aux biens terrestres. Il s'est d'ailleurs promis de se débarrasser au fil du temps de tout cet équipement fastueux et de réarranger la maison à son goût, car il a bien du mal à s'habituer à vivre dans un tel palais.

Un infarctus a jeté sœur Vincenza sur un lit d'hôpital il y a moins d'un an, mais malgré l'avis des médecins qui lui ont conseillé de réduire ses activités pour seulement superviser le travail des autres – assise de préférence –, elle a fait la sourde oreille et continue à s'occuper personnellement d'Albino, comme le prouve le plateau qu'elle tient dans les mains à cette heure si matinale. Elle a tenu à rejoindre la congrégation de Maria Bambina, qui s'occupe de l'intendance de la maison. Elle y a été accueillie par Elena, la mère supérieure, et les sœurs Margherita, Assunta, Gabriella et Clorinda, ne laissant à aucune d'entre elles le soin de s'occuper de quoi que ce soit qui concerne personnellement son protégé; Vincenza est la seule à le faire avec tendresse, de main de maître et avec une délicate attention.

Arrivée devant la chambre d'Albino, elle pose le plateau sur une petite table placée là à cet effet et frappe deux fois à la porte.

« Bonjour », dit-elle à haute voix.

La réponse habituelle qu'elle attend ne vient pas. Étrange. Elle colle son oreille à la porte et n'entend rien bouger de l'autre côté. Elle hésite à frapper à nouveau, mais décide finalement de s'en abstenir.

C'est la première fois que Don Albino dort aussi tard, pense-t-elle. Je vais le laisser se reposer un peu plus longtemps.

Elle retourne tranquillement dans sa chambre, où elle se recueille pour commencer sa première prière de la journée.

Il est quatre heures et demie du matin.

*

Observons cet homme qui se tourne et se retourne dans son lit sans trouver le sommeil, situation somme toute assez banale, commune à beaucoup d'entre nous mais plutôt rare chez cet homme habituellement capable de dormir à toute heure du jour ou de la nuit, en toutes circonstances. Ainsi est le sergent Hans Roggan, discipliné, méthodique, mesuré, discret. Aujourd'hui, sa mère est venue à Rome pour le voir. Il a dîné avec elle et c'est probablement le café qu'il a bu en fin de repas qui le tient maintenant éveillé, même s'il en doute puisqu'en général, le café n'exerce aucun effet de ce genre sur lui.

Il décide de se lever.

Tu ne veux pas venir, alors ne viens pas, se dit-il. *Je ne vais pas passer la nuit à t'attendre.* Il ouvre la porte de son armoire et revêt son uniforme dessiné par le commandant Jules Repond en 1914. Si des décennies plus tard, ce dernier avait su que sa création serait attribuée par certains à Michel-Ange, il aurait peut-être été flatté de cet honneur, ou alors un peu amer d'avoir été oublié par l'Histoire ; mais le fait est que c'est lui qui a dessiné l'uniforme actuel de la garde suisse, de laquelle fait partie le sergent et dont il a d'ailleurs le commandement cette nuit. Les couleurs vives de son uniforme, inspirées des fresques de Raphaël, contrastent avec l'humeur du sergent. Il ressent une sourde inquiétude, une anxiété qu'il ne saurait expliquer.

Le sergent Hans Roggan fait le métier dont il a toujours rêvé depuis son enfance : entrer dans la garde suisse au service du pape. Pour ce faire, il a dû passer par des tests très sélectifs, suivre une stricte discipline de vie et les enseignements du Seigneur, tout en respectant bien sûr les règles

de base pour se porter candidat : être de nationalité suisse, célibataire, avoir de bons principes moraux, mesurer plus d'un mètre soixante-quinze, avoir entre dix-neuf et trente ans et, point essentiel, être catholique.

Il ne serait pas celui qui salirait l'image des vaillants soldats du pape Jules II. Il serait prêt à mourir pour protéger le pape, quel qu'il soit, comme les cent quatre-vingt-neuf Helvètes fondateurs de la garde qui protégèrent Clément VII contre mille soldats espagnols et du Saint-Empire germanique lors du sac de Rome, le 6 mai 1527. Seuls quarante-deux d'entre eux survécurent – ceux qui, sous le commandement d'Hercule Göldli, mirent le pape à l'abri dans le château San Angelo en empruntant le passetto, passage secret construit à l'époque du pape Alexandre VI et reliant le Vatican au château. Les autres moururent héroïquement après avoir tué environ huit cents ennemis. C'est cet héritage qu'essaie d'honorer Hans tous les jours en portant son uniforme. Une fierté qu'il arbore d'habitude la tête haute, un peu moins cette nuit en raison de son étrange et inexplicable insomnie – si tant est que l'inexplicable existe en ce monde.

Hans est responsable cette nuit de la sécurité du Vatican, dont le plan de protection se résume à quelques rondes passant par des endroits clés intra-muros et des sentinelles placées devant les portes des lieux les plus emblématiques ou les plus importants. Jean XXIII a aboli la tradition qui consistait à placer deux gardes toute la nuit à la porte des appartements du pape, de sorte que le garde le plus proche se trouve désormais en haut de l'escalier de la troisième loggia, une position purement symbolique dans un passage peu fréquenté, même le jour. Tout expert dirait que n'importe qui animé de mauvaises intentions entrerait facilement dans la cité du Vatican, et ce n'est pas complètement faux.

Hans entre dans son bureau et s'assoit à sa table. Il ouvre un dossier et le feuillette. Ce sont des factures à payer qu'il

doit remettre à son supérieur dans la matinée, mais au bout de quelques instants, il le referme. Il n'arrive pas à se concentrer. Comme si une voix ou des signaux invisibles l'incitaient à briser sa routine, à ne pas suivre machinalement cette nuit ses habitudes.

Qu'est-ce qui se passe ? se demande-t-il. *Tu ferais mieux d'aller prendre l'air.*

Il quitte son bureau sans même prendre la peine d'en refermer la porte, sort du bâtiment de la garde suisse, traverse les jardins qui bordent le palais apostolique et décide d'aller faire quelques pas sur la place Saint-Pierre. Il passe devant deux gardes assis sur les marches d'un escalier, dormant l'un à côté de l'autre.

Il semble que je sois le seul à ne pas pouvoir dormir, pense-t-il en les secouant par les épaules.

Les gardes se réveillent en sursaut et se lèvent d'un bond, effrayés.

« ... toutes mes excuses, Sergent.

— *Que cela ne se reproduise pas* », leur dit Hans sur un ton très sec.

Il sait que ses hommes sortent d'une longue période de travail très intense. Giovanni Battista Montini, connu sous le nom de Paul VI, est mort il y a un peu moins de deux mois, le 6 août 1978, dans la résidence d'été des papes à Castel Gandolfo. Les funérailles d'un souverain pontife se prolongent pendant plusieurs jours et la garde ne laisse jamais seule sa dépouille : quatre hommes sont postés en permanence aux extrémités de son cercueil, devant lequel de nombreuses personnalités et chefs d'État du monde entier viennent lui rendre un dernier hommage. Et après les funérailles commencent les préparatifs du conclave, l'élection du nouveau pape, qui doit être tenue dans le plus grand secret. Les permissions sont annulées et la charge de travail est doublée. Il avait été prévu que le conclave commençât le

25 août; et même s'il a effectivement débuté à cette date, dans les limites du délai maximal autorisé de vingt et un jours après le décès du Saint-Père et qu'il a été très bref, se terminant dès le soir du premier jour, cette élection a soulevé une grande frénésie et il n'y a que peu de temps que les choses sont revenues à la normale.

Hans fait demi-tour pour pénétrer à nouveau dans le Vatican, laissant derrière lui les gardes somnolents.

Décidément, il n'y a que moi qui n'ai pas sommeil.

Il ne peut s'empêcher de penser que tout ce qui l'entoure lui appartient un peu. Au fond, devant lui, se dresse l'obélisque de Caligula, au beau milieu de la place elliptique dessinée par Le Bernin. L'histoire du monde est quelquefois pleine d'ironie: comme rencontrer ici l'œuvre d'un malade mental au centre de l'endroit le plus saint du monde catholique. Il continue à marcher calmement, sentant la brise fraîche passer sur son visage, lorsque quelque chose attire son attention. Sur sa gauche se dresse le palais apostolique et il y a de la lumière à une fenêtre du troisième étage, celle de la chambre du pape. Il regarde sa montre: il est quatre heures quarante du matin.

Ce pape se lève tôt. Il se souvient que lorsqu'il est rentré du dîner avec sa mère, peu avant onze heures du soir, il y avait encore de la lumière à cette fenêtre. Zélé comme tout garde suisse qui se respecte, il décide de retourner sur ses pas et d'interroger les gardes qu'il a surpris en train de dormir. Ils sont maintenant en train de discuter; le sergent les a réveillés comme une douche froide.

« À vos ordres, lui disent les deux hommes au garde-à-vous.

— Dites-moi, la lumière de la chambre de Sa Sainteté est-elle restée allumée toute la nuit? »

Alors que l'un des gardes hausse les épaules en signe d'ignorance, l'autre est catégorique:

« Pendant mon tour de garde, Sergent, cette lumière est

toujours restée allumée. »

Hans lui fait confiance : il sait bien que s'il les a surpris assoupis, ils ne peuvent pas avoir somnolé plus de quelques minutes.

« C'est étrange, dit Hans.

— Sa Sainteté a l'habitude d'allumer sa lampe tôt le matin, à peu près à l'heure qu'il est maintenant. Mais cette fois-ci, il ne l'a pas éteinte de toute la nuit, ajoute le garde. Il doit travailler à tous ces changements qu'on nous annonce.

— Tout cela ne nous regarde pas. Changeons de sujet. À part ça, tout est normal ?

— Tout est normal, Sergent.

— Très bien. À plus tard. Gardez les yeux grands ouverts. »

Hans retourne au bâtiment de la garde et sent enfin ses paupières lourdes ; il a encore le temps de dormir un peu. Il regarde une dernière fois la lumière allumée dans les appartements du pape.

Les choses ont vraiment changé, se dit le sergent en ébauchant un sourire. Il peut maintenant se coucher : tout est apparemment en ordre.

*

Il ne s'est passé qu'un quart d'heure depuis que sœur Vincenza a laissé son plateau d'argent sur la petite table à côté de la porte de la chambre d'Albino Luciani mais elle y revient déjà, traversant à nouveau le couloir qui lui fait si peur. Il est temps de faire prendre à Don Albino ses médicaments pour la tension. Ces temps-ci, il ne prend d'ailleurs pas d'autres traitements à part des vitamines à la fin de chaque repas et des injections qu'elle lui administre chaque soir au coucher, pour stimuler sa glande surrénale. Sitôt avalées ses pilules pour la tension, chaque jour religieusement entre quatre heures et demie et quatre heures quarante-cinq

du matin, Albino prend un bain puis travaille son anglais avec des cassettes de langue de cinq heures à cinq heures et demie, une routine matinale immuable. Ensuite, il va prier dans sa chapelle privée jusqu'à sept heures – conservant l'habitude qu'il avait déjà dans sa résidence précédente, même si la chapelle y était beaucoup plus modeste.

Lorsqu'elle se présente pour la seconde fois devant la porte de la chambre d'Albino, sœur Vincenza trouve le plateau d'argent dans la même position qu'elle l'a laissé quelques minutes auparavant, sans que personne n'y ait apparemment touché. Elle soulève le couvercle de la cafetière et constate qu'elle est pleine, intacte, et que la tasse est encore propre. Depuis près de vingt ans qu'elle est au service d'Albino Luciani, une telle chose ne s'est jamais produite et il n'a jamais non plus manqué de répondre à son « Bonjour » par un autre joyeux « Bonjour, Vincenza ».

Il faut préciser que les choses ont un peu changé depuis leur déménagement. Naguère, Vincenza frappait à la porte, entrait avec le café sur un plateau et allait le servir elle-même à Don Albino – une habitude que les nouveaux assistants et conseillers de son protégé désapprouvèrent fortement, la considérant comme une violation du protocole, si bien que pour plaire à la fois aux Grecs et aux Troyens, ils se mirent d'accord sur un compromis : sœur Vincenza pourrait continuer à lui apporter son café matinal mais en laissant le plateau à l'extérieur de sa chambre, comme on l'a vue le faire avec diligence ce matin.

Elle colle à nouveau son oreille à la porte. Aucun bruit, pas le moindre mouvement perceptible, et elle hésite à frapper, ce qu'elle se décide finalement à faire timidement.

« Bonjour », chuchote-t-elle avec crainte.

Puis elle se recule légèrement, pensive, se demandant quoi faire.

Chez nous, j'entrais tout simplement, sans toutes ces

complications.

En regardant attentivement, elle aperçoit une fine bande de lumière sous la porte. Albino est réveillé et elle frappe une deuxième fois, cette fois-ci plus fort.

« Don Luciani ! »

Face au silence, et après avoir frappé une troisième fois sans réponse, elle se décide à entrer, posant déjà la main sur la poignée en or pour ouvrir la porte qui n'est pas fermée à clé.

Que les conseillers et le protocole aillent au diable !

Elle entre sur la pointe des pieds et aperçoit Don Albino assis dans son lit, le dos appuyé contre son oreiller avec ses lunettes sur le bout du nez, des papiers dans les mains et la tête penchée sur le côté droit. L'expression joyeuse et le sourire auxquels Albino a habitué Vincenza et tous ceux qui le connaissent ont laissé place à une grimace d'agonie. Vincenza s'approche de lui, le cœur battant. Un spectacle bien peu recommandé pour une malade du cœur, mais sœur Vincenza, la courageuse Vincenza, les yeux embués de larmes, saisit le poignet d'Albino pour lui prendre le pouls. Une, deux, trois, quatre secondes passent avant qu'elle ne ferme les paupières sans un cri, commençant à prier silencieusement alors que des larmes coulent sur son visage.

« Oh ! Mon Dieu ! »

Se relevant, elle tire sur le cordon qui pend au-dessus du lit d'Albino et une sonnette retentit dans les autres pièces du palais.

Il faut que j'aille prévenir les sœurs, pense-t-elle en tremblant nerveusement. Non, je vais d'abord appeler le père Magee. Ah non, c'est vrai ! Il dort là-haut à l'étage. Le mieux est d'appeler le père Lorenzi.

La sonnerie cesse, et aussi étrange que cela puisse paraître, personne ne vient aider sœur Vincenza, comme si tout le monde savait qu'aujourd'hui, il ne servait plus à

rien de se déplacer. Elle sort en courant de la chambre et sans réfléchir, violant une nouvelle fois toutes les règles de l'étiquette et du protocole (*Qu'ils aillent au diable!*), ouvre la porte de celle du père Lorenzi, le secrétaire d'Albino, située juste à côté.

« Père Lorenzi! Père Lorenzi! » crie-t-elle.

Lorenzi se réveille en sursaut.

« Qu'est-ce qui se passe? » demande-t-il en apercevant soudain une sœur en larmes agrippée à son pyjama.

« Qu'est-ce qui se passe, Vincenza? répète-t-il en la reconnaissant. Il est arrivé quelque chose? »

— C'est Don Albino, père Lorenzi. Le pape est mort! »

Le 28 septembre 1978 restera dans l'histoire comme le jour de la mort d'Albino Luciani, le pape Jean-Paul I^{er}.

III

Pour Sarah Monteiro, qui la survole de retour à son domicile de Belgrave Road, aucune autre ville du monde ne se compare à celle de Londres. Son avion vient de Lisbonne et tourne au-dessus de la métropole anglaise depuis près d'une demi-heure, en attendant l'autorisation d'atterrir. Mais pour elle, cette attente est un plaisir après quinze jours de vacances chez ses parents, un capitaine de l'armée portugaise et une professeur d'anglais, d'où le « h » qui termine son joli prénom, une influence maternelle qui lui a aussi donné le goût de tout ce qui est britannique. Non pas qu'elle n'aime pas le Portugal où elle est née; loin de là, c'est un pays charmant, mais elle trouve qu'il manque de personnalité. Malgré des frontières anciennes et de nombreuses révolutions, il n'a connu à son goût que trop peu de réformes. Le Portugal n'en demeure pas moins pour Sarah, sans compter Noël qu'elle ne se verrait pas passer ailleurs, un arrêt obligatoire deux à trois fois par an. Aller passer de temps en temps quelques jours chez ses parents dans l'Alentejo, près de Beja, et respirer l'air de la campagne, si différent de celui de la capitale britannique, est une chose sans laquelle elle ne saurait vivre.

L'avion atterrit en douceur, même si les atterrissages les plus doux comportent toujours leur lot de petites secousses; et malgré le long parcours sur la piste vers la zone de débarquement, beaucoup de passagers se lèvent déjà de leur siège dans une bousculade pour être les premiers à sortir de l'avion.

« Nous venons d'atterrir à l'aéroport d'Heathrow. Il est six heures et demie de l'après-midi, la même heure qu'à Lisbonne, et il fait 21° C dans la capitale britannique. Restez assis avec vos ceintures de sécurité attachées jusqu'à ce que l'avion soit complètement à l'arrêt. Merci d'avoir choisi de voler avec notre compagnie et à bientôt », dit l'hôtesse, mais qui l'écoute ? Seule une poignée de personnes – dont Sarah, habituée à prendre régulièrement l'avion depuis qu'elle est correspondante à Londres de plusieurs journaux et chaînes de télévision étrangères ; payée, finalement, pour leur donner des nouvelles de sa ville d'adoption. Elle a encore deux jours de vacances avant de retrouver l'agitation des salles de rédaction, l'arrivée régulière des dépêches, la recherche incessante du scoop ou d'une nouvelle spectaculaire.

L'avion s'est enfin arrêté et les passagers se pressent vers la porte de sortie située à l'avant de l'appareil. Il est temps pour Sarah de mettre la sacoche de son ordinateur portable à l'épaule, de prendre sa petite valise à la main et de suivre les autres. En chemin, elle appelle ses parents pour leur dire qu'elle est bien arrivée ; ils se parleront plus longuement plus tard sur Internet, lorsqu'elle sera arrivée chez elle. Après avoir suivi de longs couloirs, elle prend sa place dans la file d'attente du contrôle de l'immigration. Citoyens de l'Union européenne, Suisses et Américains d'un côté ; citoyens d'ailleurs de l'autre, tous avec leur passeport à la main. Sarah est la prochaine à passer dans sa file et elle reste derrière la ligne jaune, à la fois pour attendre que le monsieur à lunettes qui la précède en termine et ne pas indisposer le fonctionnaire assis derrière son guichet.

« Next, please. »

L'expression sur le visage de l'homme n'est vraiment pas amicale. Elle aurait peut-être dû choisir une autre file ; la femme du guichet d'à côté, par exemple, semble beaucoup

plus sympathique, mais c'est trop tard et elle tend déjà au fonctionnaire son passeport en lui offrant son plus joli sourire.

« Qu'il est bon d'être de retour ! Quel temps a-t-il fait à Londres ces jours-ci ? lui demande-t-elle pour alimenter la conversation.

— Je ne peux pas le voir d'ici ! » lui rétorque-t-il sèchement.

Il s'est visiblement levé du mauvais pied ou s'est disputé avec sa femme, s'il en a une. À moins que son problème soit l'absence d'une femme justement, et que sa mauvaise humeur soit permanente.

« Il y a un problème avec votre passeport.

— Un problème ? Comment ça ? »

Citoyenne d'un pays de l'espace Schengen, elle pourrait se contenter de montrer sa carte d'identité, mais elle n'a jamais eu de problème avec son passeport, c'est étrange.

« Saleté d'ordinateur ! »

Un téléphone sonne à côté de l'homme et il répond immédiatement. Horatio, le nom de ce fonctionnaire de l'immigration à en juger par son badge d'identification épinglé au revers de sa veste, écoute, d'abord muet, son interlocuteur.

« Oui, mais le passeport ne passe pas », dit-il avant de continuer à écouter quelques instants avant de raccrocher.

Il tend son passeport à Sarah :

« Finalement tout va bien. Vous pouvez passer.

— Merci. »

Bizarre. Cet homme lui a vraiment porté sur les nerfs et il lui suffirait maintenant de tomber sur un chauffeur de taxi d'une humeur aussi détestable pour finir la journée en beauté ! Mais il lui faut d'abord aller attendre l'arrivée de sa valise sur le tapis roulant, au moins une demi-heure encore... si elle n'a pas été perdue.

*

Dans une salle de contrôle, quelque part dans l'aéroport, une alarme se déclenche. Le seul employé de service, un très jeune homme d'à peine une vingtaine d'années – ce qui semble assez étrange pour une telle responsabilité – va devoir répondre tout seul à un signal d'alerte qui a commencé à clignoter sur un ordinateur. Le jeune fonctionnaire de police, vêtu d'une chemise blanche, galons sur les épaules, et d'un pantalon noir, découvre que le problème vient d'un passeport invalide, peut-être falsifié ou arrivé à expiration. Il regarde la caméra de sécurité : une jolie femme d'environ trente ans est en face du guichet numéro 11, celui d'Horatio, un veuf toujours grincheux mais scrupuleux, qui ne laisse rien passer. Le jeune homme n'a donc qu'à annuler le signal d'alarme et laisser Horatio faire le reste. Mais la procédure d'annulation ne fonctionne pas, ce qui ne lui est jamais arrivé, et il préfère appeler son supérieur.

« Monsieur Hopkins ? »

Une porte s'ouvre et un homme aux cheveux grisonnants, la cinquantaine, s'approche de lui.

« Que se passe-t-il, John ? »

— Je n'arrive pas à désactiver l'alarme suite à un problème de passeport.

— Laisse-moi regarder. »

Hopkins se penche vers l'ordinateur pour lire le message affiché sur l'écran puis tape sur quelques touches du clavier. Quelques lignes d'information apparaissent, comme le nom « *Sarah Monteiro* » et quelques autres données qui défilent rapidement.

« Ne t'inquiète pas, John. Je m'en occupe. »

L'homme se dirige vers un téléphone posé sur le bureau d'à côté et décroche le combiné.

« Bonjour Horatio, c'est Steve. Laisse-la passer. Oui, ne t'inquiète pas, laisse-la passer, nous contrôlons la situation. »

Il coupe l'appel en appuyant avec deux doigts sur l'endroit où on repose le combiné du téléphone et sans raccrocher, en effectue immédiatement un autre.

« Allô?... Elle vient d'arriver. »

*

Une demi-heure après, ayant finalement assez vite récupéré son bagage de soute, Sarah s'assoit déjà dans un taxi devant le terminal 2, prête à rentrer chez elle.

« Belgrave Road, s'il vous plaît », dit-elle au chauffeur.

Encore trente ou quarante minutes en fonction du trafic et elle pourra s'allonger dans sa baignoire presque débordante, pleine de mousse, dans laquelle elle verse toujours une poignée de sels balsamiques pour parfumer l'atmosphère, un mélange puissant qui lui détend les muscles et lui apaise l'esprit.

Arrivé au centre-ville, son taxi contourne Victoria Station, toujours bondée, et pénètre un peu plus loin dans Belgrave Road, une rue parsemée d'hôtels bon marché avec toujours une foule de piétons traînant des valises sur les trottoirs. Une rue typique de Londres dont presque toutes les maisons possèdent deux colonnes soutenant un porche d'entrée, certaines finement travaillées en style néo-corinthien et d'autres lisses, selon le goût du bâtisseur ou du propriétaire. Des maisons victoriennes, centenaires, mais bien entretenues, fraîchement repeintes – du moins celles dont la façade n'est pas couverte de briques brunes.

Le taxi s'avance presque jusqu'au fond de la rue. Approchant du numéro que sa cliente lui a indiqué, le chauffeur donne soudain un brusque coup de frein et Sarah manque de peu se cogner la tête contre la cloison de verre

qui sépare le conducteur de la banquette arrière. Une berline sombre aux vitres fumées vient en effet de surgir d'on ne sait où pour leur couper la route, bloquant toute la circulation. Le chauffeur de l'émblématique taxi noir londonien appuie sur son klaxon, rouge de fureur.

« Move on! crie-t-il à l'adresse du véhicule devant lui, qui reste immobile. Get the fuck out of the way! »

La file de voitures arrêtées augmente derrière eux, créant déjà un mini-bouchon. Les coups de klaxon et les protestations des automobilistes les moins patients commencent à fuser.

Le conducteur de la berline sombre abaisse sa vitre, sort la tête pour s'excuser auprès du chauffeur furibond et démarre enfin pour libérer la voie.

Quelques secondes plus tard, le taxi s'arrête devant la porte de la maison de Sarah et le chauffeur a l'amabilité de lui déposer sa valise sur le perron. Puis, après avoir empoché les quelques livres sterling de sa course, il repart immédiatement. En entrant chez elle, Sarah tombe sur un tas de courrier étalé par terre : journaux et publicités de toute sorte, cartes postales de collègues et factures à payer qu'elle n'a pas la patience d'ouvrir maintenant et qu'elle regardera plus tard, à tête reposée. Elle monte sa valise dans sa chambre, au premier étage, va dans la salle de bains ouvrir le robinet de la baignoire et s'assoit un instant pour se reposer. Mais elle pense soudain à certaines choses dont elle a besoin et se relève pour aller ouvrir sa valise, qui n'est étrangement plus fermée à clé. Bizarre : elle est pourtant sûre de ne pas avoir oublié de le faire, elle s'en souvient parfaitement. Elle pourrait même dire exactement où et à quelle heure, ce qu'elle faisait et à qui elle parlait lorsqu'elle a tourné la clé dans les deux serrures de sa valise. À l'intérieur, ses vêtements sont mélangés et froissés : c'est certain, quelqu'un a fouillé sa valise entre l'aéroport de Portela, à Lisbonne, et celui

d'Heathrow, à son arrivée à Londres. Le mieux est de téléphoner ou même de retourner à l'aéroport pour demander des explications, et elle se promet de le faire dès le lendemain matin. Il ne manquait plus que ça ! Elle vérifie attentivement que rien ne manque dans sa valise, mais en dépit d'avoir été labourée par une main étrangère, il semble que rien n'a été volé.

Deux minutes plus tard, elle est déjà allongée dans sa baignoire couverte de mousse, profitant des bienfaits de ses sels bénis au pouvoir relaxant, parfumés au miel cette fois-ci. Les yeux fermés, elle a déjà oublié sa valise et le rabat-joie du guichet de l'aéroport.

En bas devant sa porte, au milieu du tas de courrier, une enveloppe dépasse légèrement sur laquelle on peut lire, difficilement, le nom de l'expéditeur griffonné à la main : « *Valdemar Firenzi* ».